

petits écouers à la direction des braves officiers de police. J'étais sûr que Dieu bénissait par des grâces signalées cette foi vivante dont le nouveau monde n'avait jamais eu le spectacle. Je ne me trompais point. Aujourd'hui que la petite église canadienne-française est devenue sanctuaire national de la bonne sainte Anne, on nous écrit de tous les coins du pays le récit de quelque guérison merveilleuse opérée durant ces jours d'épreuve, d'attente et de ferventes prières...

Dans l'intérieur de l'église, les prêtres se succédaient depuis la première lueur du jour, l'un dirigeant les mouvements de la foule compacte, l'autre uniquement occupé à faire baiser à chacun la sainte relique. Ce qui éprouvait les forces corporelles de ces zélés ministres de Dieu, n'était pas tant de satisfaire la pieuse ardeur de ces pèlerins, que l'émotion profonde causée par la vue de cette procession sans fin de malades, de besogneux spirituels, d'enfants dévoués de la Vierge Marie, désireux de baiser le bras qui avait tenu la Mère du Sauveur.

Vous n'entendiez pas un mot vif ou impatient dans cette foule serrée. On priait, les yeux fixés sur le prêtre à la balustrade, et sur le reliquaire qu'il tenait. Tous ces visages tournés vers la présence invisible, mais sensible, de Jésus, le Vêlement des corps et des âmes, brillaient d'un éclat surnaturel. C'était comme une lumière d'en haut qui les éclairait. Les reporters protestants des grands journaux restaient là pendant des heures, immobiles, touchés jusqu'au fond de l'âme levés vers Dieu et ses saints. Des protestants de haute distinction, hommes et femmes, sollicitaient la permission de rester dans les bancs de l'église, pour étudier ce phénomène d'un peuple catholique mu par la foi des anciens jours.

Ce calme et cet ordre étaient quelquefois interrompus par les cris de joie poussés par quelque miraculé que la bonne sainte Anne avait guéri sur place. Et à ces cris répondaient les acclamations et les bénédic-